

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHILOSOPHIE

Séance du 26 Octobre 1905¹.

LE DÉVELOPPEMENT DES ÉTATS MYSTIQUES CHEZ SAINTÉ THÉRÈSE

Après les brillantes études d'ensemble de ces dernières années, il y a lieu de reprendre l'étude détaillée et méthodique des phénomènes religieux. Il ne suffit plus de rapprocher sommairement un certain nombre d'états pris chez différents individus à différentes périodes de l'histoire. En même temps qu'on observe de très près les faits modernes, il faut analyser scientifiquement un par un les faits anciens, « les expériences solennelles et authentiques » (Bossuet) qui, par la force de la tradition et de l'exemple, pèsent sur les expériences d'aujourd'hui. D'où la nécessité : 1° d'une sévère étude historique (documents individuels; histoire des groupes, des institutions, etc.); 2° de l'histoire des idées et des doctrines (influence de la tradition sur l'expérience individuelle et réciproquement); 3° de l'analyse psychologique du développement des consciences mystiques. Le mysticisme est moins un état qu'un mouvement, une succession bien enchaînée d'états.

1. Présents à cette séance, MM. Bazaillas, Belot, Bernès, E. Boutroux, P. Boutroux, Brunschvicg, Cantecor, Darlu, Delacroix, Delbos, Desjardins, Dunan, Durkheim, Evellin, Halévy, J. Lachelier, Lalande, Lapie, X. Léon, Le Roy, Parodi, Pécaut, Picavet, Sorel.

Séance du 28 Décembre 1905¹.

DE L'IDÉE DE VIE CHEZ GUYAU

M. Dwelshauvers présente à la Société les réflexions suivantes :

1. L'œuvre de Guyau est empreinte d'un sentiment très profond de la vie; Guyau fut porté par sa générosité naturelle et par sa vision poétique à aimer et à affirmer la vie; malgré le pessimisme tranquille de certaines pages des *Vers d'un philosophe*, l'impression qui se dégage de l'œuvre de Guyau est optimiste et affirmative : la vie dans la nature et dans l'humanité est *évolution* indéfinie, c'est-à-dire déploiement d'une *force intérieure* qui s'accroît en intensité et en expansion à mesure qu'elle s'affirme; elle a une *valeur morale* par elle-même, étant solidarité dans les organismes et altruisme dans le cœur humain. Au point de vue des *sentiments* qu'elle éveille, l'œuvre de Guyau crée donc une suggestion morale bienfaisante.

2. Au point de vue de la critique philosophique par contre, l'idée de vie n'est pas suffisamment élucidée, par manque d'une théorie de la connaissance sur laquelle elle puisse se fonder, ou d'une psychologie qui, par analyse, permette d'en déterminer les conditions. Qu'on l'étudie dans ses attributs ou dans ses applications à l'esthétique, à la morale et à la religion, l'idée de vie chez Guyau conduit à trois conceptions différentes : 1. La causalité mécanique. 2. L'existence absolue d'une force inconsciente, intérieure aux choses, douée de solidarité et d'amour; de cette force surgira la conscience, qui est latente dans la nature. 3. L'harmonie rationnelle. Ces trois sens sont simplement juxtaposés; selon les besoins de la cause, c'est tantôt l'un tantôt l'autre qui domine. On trouve là les traces des trois influences principales subies par Guyau, sans

1. Présents à cette séance : MM. Belot, Brunschwig, Cantecor, Dauriac, Delbos, Dunan, Dwelshauvers, Halévy, R. Berthelot, Binet, J. Lachelier, H. Lachelier, A. Lalande, X. Léon, Pécaut, Sorel, Parodi.

Séance du 26 Novembre 1905¹.

LE CONTENU ESSENTIEL

DES PRINCIPES DE LA THERMODYNAMIQUE

M. J. PERRIN soumet à la Société les réflexions suivantes :

J'essaierai de montrer que, sans aucun appareil mathématique, les deux principes de la Thermodynamique peuvent être amenés à une forme très intuitive et simple.

1^{er} Principe. — Peut s'exprimer grossièrement de la façon suivante (qui sera précisée) :

Si avec un certain mode opératoire, on a obtenu, grâce à une quantité donnée d'une première transformation, une certaine quantité d'une autre transformation (si par exemple on a liquéfié 3 centigrammes de glace en abaissant 1 kilogramme de 1 mètre) on ne réussira jamais à mieux faire, *quel que soit le mécanisme choisi* (on ne réussira pas à fondre 4 centigrammes de glace pour le même abaissement du même poids). Ou, plus brièvement, *le prix dont se paie un changement quelconque est rigoureusement déterminé.*

2^e Principe. — Exprime une ÉVOLUTION nécessaire, un ordre inviolable dans la succession des phénomènes.

Peut s'énoncer de la façon suivante :

Quand un système évolue sans subir d'action de l'extérieur, jamais il ne repasse par un état antérieur : *les choses ne se répètent pas.*

En analysant un peu cette notion, on s'aperçoit que le second principe a le caractère tout à fait curieux d'exprimer une probabilité très haute, non une certitude.

1. Présents à cette séance : MM. Brunshvicg, Couturat, Delbos, Dunan, Balévy, Hartmann, J. Lachelier, Laberthonnière, Lalande, X. Léon, Le Roy, Lévy Brühl, Parodi, Painlevé, Pécaut, J. Perrin, Simiand, Sorel, J. Tannery, L. Weber.

Séance du 11 Février 1906¹.

DÉTERMINATION DU FAIT MORAL

M. DURKHEIM propose à la Société les réflexions suivantes :

La réalité morale, comme toute espèce de réalité, peut être étudiée de deux points de vue différents. On peut chercher à la connaître et à la comprendre; ou bien on peut se proposer de la juger. Le premier de ces problèmes, qui est tout théorique, doit nécessairement précéder le second. C'est le seul qui sera traité ici. On fera seulement voir en terminant comment la méthode suivie et les solutions adoptées laissent entier le droit d'aborder ensuite le problème pratique.

D'un autre côté, pour pouvoir étudier théoriquement la réalité morale, il est indispensable de déterminer au préalable en quoi consiste le fait moral; car, pour pouvoir l'observer, encore faut-il savoir ce qui le caractérise, à quel signe on le reconnaît. C'est cette question qui sera traitée en premier lieu. On cherchera ensuite s'il est possible de trouver une explication satisfaisante de ces caractéristiques.

I

Quels sont les caractères distinctifs du fait moral?

Toute morale se présente à nous comme un système de règles de conduite. Mais toutes les techniques sont également régies par des

1. Présents à cette séance, MM. Appuhn, Belot, Berthelot, Brunschwig, Buisson, Cantecor, Colonna d'Istria, Darlu, Desjardins, Dunan, Durkheim, Evellin, Halévy, Hamelin, Jacob, Laberthonnière, J. Lachelier, H. Lachelier, Lalande, X. Léon, Le Roy, Lévy-Brühl, Malapert, Pécaut, Parodi, Rauh, Simiand, Weber.

Séances des 11 Février et 22 Mars 1906¹.

DISCUSSION

M. DUNAN. — Je voudrais poser à M. Durkheim une question qui d'ailleurs ne comporte aucune critique à l'égard des doctrines qu'il vient d'exposer. En lisant le programme qui nous a été envoyé, et tout à l'heure, en entendant M. Durkheim, je me suis demandé si vraiment la morale positive est, comme le prétendent ses partisans, exclusive de toute métaphysique. Il m'a semblé au contraire que cette morale, telle que la présente M. Durkheim, se concilie parfaitement avec une métaphysique très belle, celle de Platon. Sans parler de sa conception du devoir, si semblable à celle de Kant, est-ce qu'attribuer à la société le caractère d'une unité vraie, c'est-à-dire d'une unité antérieure à ses parties, et ne résultant pas de leur assemblage, mais au contraire les posant et les constituant, n'est pas du pur platonisme? Je voudrais savoir si M. Durkheim est disposé à reconnaître cette parenté entre son positivisme et l'idéalisme platonicien.

Pour ce qui est du fond de la doctrine même, je l'accepterais très bien pour ma part; mais à la condition d'en étendre ou d'en compléter peut-être le principe. L'origine de la morale, nous dit M. Durkheim, est dans la société; pourquoi pas dans la nature totale? La nature est une comme la société, et une au même sens, c'est-à-dire métaphysiquement. La nature est un grand organisme qui contient et domine les sociétés humaines comme nos corps dominent les cellules qui empiriquement les constituent. Il ne faut pas séparer la société de la nature. « La nature n'est pas morale », avez-vous dit. Soit, mais néanmoins c'est en elle, et non pas ailleurs qu'il convient

1. Présents à ces séances : MM. Appuhn, Belot, Berthelot, Brunschvicg, Buisson, Cantecor, Colonna d'Istria, Darlu, Desjardins, Dunan, Durkheim, Evellin, Halévy, Hamelin, Jacob, Laberthonnière, J. Lachelier, H. Lachelier, Lalande, X. Léon, Le Roy, Lévy-Brühl, Malapert, Pécaut, Parodi, Rauh, Simiand, Sorol, L. Weber.

Séance du 3 mai 1906¹.

L'ÉVOLUTION INTERNE DES ÉTATS PERSONNELS ET LA CONSTITUTION PROGRESSIVE DU MOI

M. A. BAZAILLAS soumet à la Société les réflexions suivantes :

I. Nous voudrions tout d'abord, par une série de récusations successives, restituer au moi sa valeur de *signe variable* en établissant des correspondances entre ses variations mêmes et les différents aspects de la vaste région psychologique qu'il désigne arbitrairement. Nous poserons donc en principe qu'il existe une disproportion radicale entre la réalité personnelle (vie du sentiment, de l'individualité organique et psychique, de la subconscience, etc.) et les expressions de cette réalité, entre la conscience et le moi. Nous nous attacherons ainsi à un véritable nominalisme psychologique qui voit dans le moi une attitude mentale capable de signifier, sous certaines conditions et dans certains cas, une existence individuelle plus large et plus riche que lui.

II. Le premier résultat de cette méthode sera d'enlever le développement des états personnels à la notation, manifestement insuffisante ou inadéquate, que les concepts logiques de l'identité, de la continuité, etc., ont trop souvent suggérée, et du même coup, de rechercher dans des *concepts psychologiques* (lois du devenir intérieur, constitution synthétique d'états) des moyens d'expression plus exacts et plus directs. Nous renonçons à faire la logique ou la mathématique de l'âme pour en faire simplement la psychologie, c'est-à-dire pour la traiter en un objet dont la nouveauté est telle qu'elle comporte des procédés de figuration et d'exploration nouveaux eux aussi.

III. Or, explorée de la sorte, saisie, non dans son image logique

1. Présents à cette séance : MM. Bazaillas, Belot, Brunschvicg, Delbos, Laberthonnière, Lalande, X. Léon, Malapert, Parodi, Simiand.

Séance du 31 Mai 1906¹.

LA CAUSALITÉ EN HISTOIRE

M. SIMIAND propose à la Société les réflexions suivantes :

Le dessein de cet exposé est d'étudier si la notion de cause dans l'histoire, *conçue comme une connaissance explicative*, est ou non essentiellement différente de la notion de cause dans les sciences positives de la nature, et de dégager les propositions *minima*, aussi indépendantes que possible de toute conception métaphysique générale, que la discipline historique, *si elle veut être explicative*, doit nécessairement adopter comme règles de méthode essentielles.

I. — Plusieurs historiens méthodologistes et spécialement Bernheim (*Lehrbuch der historischen Methode*, 2^{te} Aufl., p. 91-125 et pass.) ont aperçu avec raison que la théorie de la cause était, pour l'établissement et la défense de la méthode historique traditionnelle, la position centrale. Je me proposerai, dans cette première partie, d'examiner la conception qu'ils nous présentent de la cause et de l'explication en matière d'histoire et qu'ils opposent à celle de la cause et de l'explication dans les sciences de la nature. Et je chercherai à montrer que cette conception ou bien ne s'applique pas seulement au domaine de l'histoire, et, une fois étendue à toute la matière qui peut y être soumise, se ramène manifestement à la conception causale des sciences de la nature dans la mesure où une explication véritable est possible, — ou bien se restreint à la part d'imprévisibilité absolue que certaines philosophies peuvent concevoir, et aboutit dans cette mesure à la négation de toute explication de science.

II. — Le problème, au point de vue de l'établissement pratique de la discipline historique, peut donc être ramené à un problème

1. Présents à cette séance MM. Belot, Brunschvicg, Delbos, Dunan, Laberthonnière, J. Lachelier, Lacombe, Lalande, X. Léon, Lévy-Brühl, Malapert, Pacaut, Parodi, Pécaut, Rauh, Simiand, Sorel.

Séances du 21 Juin 1906.

VOCABULAIRE TECHNIQUE ET CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE

Fascicule n° 9.

F¹

F. Cette lettre placée au commencement du nom d'un syllogisme, marque qu'il peut se réduire à *Ferio* *.

Factice, L. *Factitius*; D. *Gemacht*, *fingirt*; E. *Factitious*; I. *Fattizio*.

Artificiellement construit ou fabriqué. Spécialement, chez DESCARTES, les idées *factices* ou construites s'opposent aux idées *adventices* * et aux idées *innées* *. (Troisième méditation, § 7.)

Dans la langue moderne, ce mot a

presque toujours un sens nettement péjoratif.

Rad. int. : Konstruit.

1. Faculté. L. *Facultas*; D. *Fähigkeit*, *Vermögen*; E. *Faculty*; I. *Facoltà*.

A. Pouvoir de faire quelque chose.

B. Spécialement : on appelle *Facultés* de l'âme l'intelligence, l'activité (ou, comme on disait autrefois, la volonté) et enfin la sensibilité, en tant qu'elles sont considérées comme constituant chacune un pouvoir spécial de faire ou de subir un certain genre d'action.

« The two great and principal actions of the mind which are most frequently considered... are these two : Perception, or thinking; and volition or willing. The power of thinking is called the Understanding and the power of volition is called the Will; and these two powers or abilities in the mind are denominated *Faculties* ». LOCKE, *Essay*,

1. Les articles composant la lettre **F** ont été rédigés ainsi qu'il suit : *Règne des fées*, par M. DELBOS; les noms de syllogismes, *fini*, et *fonction* (au sens mathématique) par M. COUTURAT; — *fallacia*, *figure*, *force*, *formalisme*, *formel*, *formule*, par M. COUTURAT et M. A. LALANDE; — les autres termes, par M. A. LALANDE.

Observations des membres et correspondants de la Société.

Sur **Faculté**. — *Histoire*. La doctrine des facultés de l'âme a certainement son origine chez les Écossais. JOUFFROY (*Des facultés de l'âme humaine*, 1828, dans les *Mélanges philosophiques*), n'admet pas à proprement parler des facultés multiples et indépendantes. L'âme n'a d'après lui qu'une faculté proprement dite, le « pouvoir personnel » et des « capacités » diverses, qui sont des facultés dans la mesure où le pouvoir personnel s'en empare et les dirige; ce pouvoir personnel est nous; « nous avons la conscience qu'il vit même dans son repos », tandis que nous ne connaissons les autres facultés ou capacités qu'à la suite et en conséquence de leurs manifestations phénoménales. L'une et les autres sont également